

LETTRES CHAMPENOISES,



OU

CORRESPONDANCE MORALE ET LITTÉRAIRE,

REDIGÉE

PAR MM. DE FELETZ, NICHAUD, O'MAHONY, MÉLY-JANIN,
LAURENTIE, LALANNE, DE GÉRONVAL, SAINT-PROSPER,

et plusieurs autres hommes de lettres ;

ADRESSÉE

A MADAME DE ***, A ARCIS-SUR-AUBE.

(N^o 55.)

TOME SEPTIÈME.



A PARIS,

CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIM.-LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES,

RUE CHRISTINE, N^o 5.

—
1821.

LETTRES

CHAMPENOISES.

AVIS ESSENTIEL.

Messieurs les Souscripteurs dont l'abonnement vient d'expirer avec le n° 54 sont priés de le faire renouveler, s'ils ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi de leurs Numéros.

CINQUANTE - CINQUIÈME LETTRE.

DE L'ÉDUCATION.

C'EST dans l'éducation surtout que la *philosophie des sens* a reçu sa plus funeste application. De nos jours, de graves philosophes, dans des écrits dédiés à la jeunesse, ont pris soin de lui apprendre que *jouir et souffrir est tout pour nous* (1). Nous savons comment elle a profité de cette utile leçon.

En lisant les livres de nos réformateurs

(1) Destut de Tracy, *Idéologie*.

modernes, on se demande quelquefois s'ils n'ont pas craint sérieusement que l'homme, en entrant dans l'âge des passions, n'ignorât l'existence de ses sens.

Toutes nos connaissances viennent des sens, nous répètent-ils sans cesse. Abandonnez donc l'enfance aux leçons de ces maîtres infailibles ; et en effet, il faudrait bien autant s'épargner la peine de l'instruire, que d'écrire des livres pour lui apprendre *que jouir et souffrir est tout pour nous*.

A quinze ans, mon élève ne saura pas s'il a une ame, disait le précepteur d'Emile, *et peut-être à dix-huit n'est-il pas tems de le lui apprendre...* Les sophistes de nos jours ont craint pour l'enfance une semblable incertitude ; de peur que les premières lueurs de la raison ne l'égarassent, et ne lui fissent deviner l'existence de l'ame, ils se sont empressés de lui en montrer l'inutilité, en lui faisant comprendre que nous pourrions fort bien *penser*, si nous étions *tout matière...* Car c'est *sans preuve*, ont-ils déclaré dans des ouvrages spécialement destinés à l'instruction de la jeunesse, *c'est sans preuve*

qu'on nous a dit que si nous étions tout matière, nous ne pourrions penser (1).

Mais ce n'était pas assez, il fallait encore éloigner de l'enfance l'idée d'un Dieu immatériel créateur de l'univers, et d'une Providence conservatrice. Et que pouvaient-ils faire de mieux pour atteindre à ce but, que de démontrer *qu'un être complètement immatériel, s'il en existe, ne saurait, en aucune manière, se douter de l'existence des corps?* etc. (2).

Et voilà ce qu'enseigne à la jeunesse une science qu'on nomme *idéologie*.

Le premier objet de l'éducation du siècle a donc été de démontrer à l'enfance que nos sens sont nos meilleurs instituteurs, les seuls qui ne nous trompent pas, les seuls qu'il faille écouter et croire (3). On lui a prouvé qu'il ne peut exister d'autre démonstration de la vérité que la *sensation*; que juger n'est que sentir; que toutes les opérations de l'entendement sont des actes

(1) Destut de Tracy, *Idéologie*.

(2) *Ibid.*

(3) Condillac et toute son école.

purement physiques (1); que la liaison même de nos idées n'est *qu'une liaison mécanique ou chimique* (2), etc. On lui a prouvé que tout ce qui ne peut pas se mesurer, se calculer, se peser, ne doit pas être l'objet de ses études; que la morale même est *une science physique ou géométrique* (3)... Que de ressources pour l'éducation! que de secours pour la morale! quel siècle de bonheur et de gloire doit préparer une semblable philosophie! Avec le secours des *sens* et de la *géométrie*, il ne devrait pas être plus difficile aujourd'hui de faire aimer la vertu que de démontrer les propriétés du triangle.

Et cependant, lorsque nous avons voulu faire l'essai de ces profondes théories, nous sommes tombés dans la plus grossière barbarie, dans la plus honteuse ignorance; la philosophie a offert à nos sens la véritable coupe de Circé, et la métamorphose s'est aussitôt opérée.

(1) Lamarck, *Zoologie*.

(2) Destut de Tracy, *Idéologie*.

(3) Volney, *Catéchisme*.

Chez un peuple qui n'a plus ni religion ni mœurs, dont la littérature est une école de corruption, chez lequel il est devenu presque impossible d'ouvrir même un livre de science sans y trouver des principes subversifs de toute religion, de toute morale, l'éducation, au lieu d'être un bienfait, deviendrait un véritable danger, si l'on ne parvenait à l'isoler de tant de causes de corruption. Le passage du premier âge de la vie à travers tant de monumens d'impiété, d'immoralité, de démence, est devenu un trajet difficile et périlleux, où les *lumières du siècle*, comme un phare trompeur placé au milieu des écueils, semblent destinées à n'éclairer que des naufrages.

Comme l'éducation, dans les sociétés même bien ordonnées, ne peut pas trouver chez tous les hommes de bons exemples, et dans tous les livres de bons préceptes, l'autorité, instituée pour veiller au bonheur de tous, doit donc consacrer, par son approbation, une doctrine uniforme, destinée à préparer l'enfance aux devoirs que la société exigera un jour de l'homme, et *choisir*, pour la répandre, des maîtres dignes

de remplir ce véritable ministère public , et peut-être le plus important de tous. Nous disons une doctrine uniforme , non qu'il faille à toutes les classes une éducation semblable , car il serait aussi absurde de donner à tous les hommes la même instruction que les mêmes instrumens à tous les métiers ; mais il est un point où toutes les destinées se touchent : tous les hommes ont la même chose à apprendre sur l'amour qu'ils se doivent , sur le bien qu'ils peuvent se faire ; et à cet égard , l'éducation du monarque et celle du pâtre doivent être la même. Autrefois , cette partie de l'éducation était confiée à la religion , qui , étant nécessairement *une* , devait aussi nécessairement donner à tous les mêmes principes sur ce qui devait être utile à tous. En séparant la morale de l'instruction religieuse , en en faisant , pour ainsi dire , une science libérale , on s'exposait à la voir , comme toutes les autres sciences , livrée à l'incertitude des systèmes , mais avec cette différence dans les résultats , qu'une société peut exister avec des systèmes erronés en chimie ou en physique , mais non pas avec une morale corrompue : un peuple peut at-

teindre le plus haut degré de la civilisation sans connaître les véritables causes de la pesanteur ; mais il doit nécessairement tomber à la longue dans la barbarie , avec une morale fondée sur l'intérêt , et une philosophie qui ne reconnaît que la matière. Il en est de l'existence des sociétés privées , du principe moral qui les soutient et les anime , comme du mouvement d'un mobile qui cède encore quelques instans à l'impulsion qu'il a reçue , lorsque la cause même de son mouvement n'existe plus. Otez à l'homme la religion , seule base de toute civilisation , et vous verrez insensiblement la nature morale se rapprocher de la nature matérielle , l'homme se rapprocher de la brute , et bientôt la société se dissoudre. *Pietate aduersus Deos sublatâ , fides etiam et societas humani generis , et excellentissima virtus iustitia , tollitur.* (Cicéron.)

C'est l'éducation seule qui peut arrêter ce mouvement insensible qui entraîne les sociétés corrompues vers le terme de leur dissolution , ce mouvement véritablement *rétrograde* que la philosophie a appelé *progrès des lumières* ; non pas , il est vrai , cette

éducation qui montre à l'adolescent toutes les vérités comme autant d'énigmes que les *sens* doivent deviner , mais cette éducation qui incline l'enfance à croire ce qui lui est utile , parce que ce qui lui est utile est nécessairement vrai ; qui l'empêche de découvrir ce qui lui est funeste , qui l'éloigne de ce qui peut l'égarer. Le précepteur d'Emile ne veut pas que son élève *sache à dix-huit ans s'il a une ame* ; il voudrait qu'il ne sût pas à douze *distinguer sa main droite de sa main gauche* (1). Voilà assurément une éducation tout-à-fait digne du sage qui nous a appris *que l'homme qui pense est un animal dépravé*. Au reste , nous conviendrons facilement que rien ne peut mieux dégrader l'homme qu'une semblable éducation ; et c'est après avoir reçu cette culture préparatoire , que le philosophe veut que son élève *choisisse* la religion qui lui paraît la meilleure !... Ainsi , cet enfant qui à douze ans ne sait pas distinguer sa main droite de sa main gauche ; cet adolescent qui ne sait pas à dix-huit ans s'il a une ame ; cet homme

(1) *Emile*, liv. II.

qui est dépravé parce qu'il pense, va étudier apparemment *toutes les religions*, pour choisir, avec connaissance de cause, la meilleure!... En appelant tous les hommes à cette grande controverse, le philosophe pensait-il qu'ils dussent tous faire le même choix?... Ou bien trouvait-il indifférent qu'ils adoptassent l'erreur ou la vérité, qu'ils élevassent autel contre autel, ou qu'ils vécussent sous la même loi? Nos philosophes nous répètent sans cesse qu'il faut faire *découvrir* à l'enfant ce que l'homme doit savoir un jour, et non pas le lui apprendre, de peur qu'il ne lui arrive de croire dans l'enfance ce qu'il ne pourrait comprendre dans l'âge de raison... Autant vaudrait lui refuser les alimens nécessaires à la santé, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à les distinguer des poisons qui peuvent lui être funestes. « *Ne donnez à votre élève*, nous dit encore le précepteur d'Emile (1), *aucune espèce de leçon verbale; il n'en doit recevoir que de l'expérience....* » Et ailleurs : « *Nous ne voulons rien enseigner à notre Emile qu'il ne pût ap-*

(1) *Emile*, liv. II.

prendre de lui-même (1)... Mais si l'homme était destiné à *découvrir* la vérité et non à *l'apprendre*, il aurait un instinct pour la trouver, comme l'animal pour trouver la plante qui doit lui servir de nourriture ou de remède. Il serait aussi absurde de craindre d'enseigner à l'homme la vérité, que de vouloir apprendre à l'oiseau à faire son nid. Dieu, en refusant à l'homme l'instinct donné aux animaux, l'a destiné à apprendre de ses semblables ce que l'animal peut apprendre de ses sens; et s'il était appelé à connaître la vérité, comme l'animal à accomplir la loi de l'instinct, on ne verrait chez tous les hommes que des opinions semblables, comme on ne voit chez tous les animaux de la même espèce que les mêmes penchans, les mêmes habitudes, les mêmes déterminations; on ne verrait pas des sociétés civilisées et des peuplades barbares, des sauvages qui dévorent leurs prisonniers, et des hommes animés de cette charité qui s'immole au soulagement de l'humanité. L'homme doit donc recevoir de l'homme

(1) *Ibid.*, liv. IV.

l'éducation qui peut le préparer à vivre avec ses semblables; il ne doit ni *chercher ni choisir* les principes qui pourront un jour déterminer ses rapports avec les autres hommes, car ses rapports étant déterminés d'avance, les principes qui doivent lui servir de règle doivent aussi être fixes et déterminés; et il faut les lui *apprendre*, de peur qu'il ne s'égaré en les cherchant; car ici l'erreur tournerait, non seulement à son préjudice, mais encore au détriment de tous. Les philosophes qui croient sur parole et de confiance tant d'absurdités dangereuses, ne veulent pas que l'enfance croie sur parole et de confiance quelques vérités utiles. Mais, dira-t-on, l'enfant qui croit de confiance une vérité utile, pourra croire également une erreur dangereuse; sans doute, et voilà pourquoi les fonctions de l'enseignement ne doivent être confiées qu'à des hommes dont les principes se rattachent à une doctrine invariable. Aussi la plus profonde sagesse avait-elle confié autrefois le ministère de l'enseignement à des corps religieux qui, ne pouvant s'écarter, dans leurs leçons, des principes de la religion, base éternelle de

toute morale , imprimaient à l'éducation ce caractère d'unité , de fixité , qui seul peut répondre constamment , sous le double rapport moral et politique de l'unité générale de ses résultats.

ESPIÉGLERIE PHILOSOPHIQUE.

A la voix du pasteur que l'église de France pleure encore , des missionnaires , depuis quelque tems , rassemblent , deux fois par jour , dans les temples de la capitale , les chrétiens du douzième arrondissement. Les églises de Saint-Nicolas-du-Chardonnet , de Saint-Etienne-du-Mont , de Saint-Jacques et de Saint-Médard , ne sont pas assez vastes pour contenir la foule des fidèles qui vont écouter leurs pieuses exhortations. Le bien que produisent ces successeurs des apôtres est infini. A leur voix les discordes s'apaisent , les haines s'éteignent , la paix renaît dans les familles long-tems divisées , et la religion compte tous les jours de nombreux enfans égarés qui rentrent dans son sein et y trouvent un calme et un bonheur qui leur furent long-tems inconnus. Mais si la piété

se réveille , le génie du mal ne s'endort pas ; il voit détruire en une soirée tout l'effet des sophismes , des impiétés qu'il a semés depuis tant d'années, et qui ont produit des fruits si amers. Le génie du mal a frémi, et , résolu de combattre jusqu'à extinction pour le maintien de ses faux principes , c'est l'église de Saint-Etienne-du-Mont qu'il a choisie pour son champ de bataille. Milton nous représente les diables inventant la poudre à canon pour battre les anges ; imitateurs des diables de Milton , nos antichrétiens ont présumé au combat impie par un pétard qu'ils ont fait partir dernièrement dans le voisinage de l'église , au moment où Mgr l'archevêque de Paris donnait la bénédiction. Le pétard n'ayant produit qu'un effet médiocre , leur esprit , jusqu'ici circonscrit dans la routine révolutionnaire , a pris un nouvel essor ; il est accouché d'une invention à laquelle ni Milton ni ses diables n'ont songé , et dont l'effet a été plus efficace que la poudre à canon. Voici le fait :

Lundi 17 novembre , une odeur pestilentielle s'est tout à coup répandue dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont , pendant

les exercices de la mission ; cette odeur devint si insupportable , que tout le monde s'empessa de sortir de l'église : la piété la plus fervente ne put tenir contre cette exhalaison diabolique ; c'était du gaz méphitique renfermé dans de petites fioles que les ennemis de l'ordre avaient répandu dans le lieu saint. Et voilà les argumens de la philosophie ! Comme de semblables moyens servent la religion au lieu de lui nuire , quel est le libéral , le philosophe de bon sens qui ne rougisse désormais de faire cause commune avec des forcenés qui n'ont que du gaz méphitique à opposer aux principes sacrés de la religion ? Le gaz méphitique sera donc désormais synonyme d'odeur philosophique. Mais qu'y gagnera le génie du mal ? Les églises seront-elles abandonnées ? Non ; seulement comme cette *espièglerie* ingénieuse peut se renouveler , les personnes pieuses auront la précaution de se munir d'un flacon. Espérons que la police fera le reste.

Le Dernier des Césars , ou la Chute de l'empire romain d'Orient.

Tel est le titre d'un ouvrage que j'ai sous